

Arrêt au Lac Croche

par Harry BERNARD,
de la Société Royale du Canada



(2) Une étroite trouée à travers les arbres permet d'atteindre aux clartés vertes du lac Croche.

Une brume épaisse couvre le lac, jaunâtre à cause du soleil au-dessus, qui cherche à la dissiper. Elle ressemble à la fumée d'un feu de forêt, avec cette différence qu'elle ne saisit point à la gorge et que sa senteur mouillée, lourde du parfum des fougères et des sapinages, flatte les narines plutôt qu'elle n'étouffe. Elle s'écrasera peu à peu ou montera vers les nuages, pour les grossir. Dans une heure, il n'y paraîtra plus.

Pour l'instant, elle nous cache Lemieux et son compagnon, absorbés avec le canot. En moins de cinq minutes, elle les enveloppe. Armés de la carabine et de deux haches, ils viennent de partir pour le fond du lac. Ils espèrent revenir pour le dîner, dont la responsabilité nous incombe.

Par mesure de précaution, habitude aussi, Lemieux glisse la moitié d'un pain et une demi-livre de fromage dans le petit sac de toile qui ne le quitte pas. Il a aussi des hameçons, de la corde, de quoi amener quelques poissons. Si nécessaire, il amorcera d'une sauterelle ou d'un grillon capturé dans le sable, de la partie dure d'une moule d'eau douce, coupée en longueur, à laquelle il donnera la forme d'un ver de terre. On ne le prend point désarmé et le poisson, de façon générale, n'est pas difficile sur la chèze.

Une fois de plus, il s'agit de piquer nord-ouest vers le lac Salome, avec le Mondonac comme destination ultime. Du camp pittoresque du lac Croche, le parcours total est d'environ douze milles, quinze au plus, en tenant compte de courbes et détours imprévus. Quinze milles ou cinq lieues, voilà qui paraît honnête au premier abord. Or, cela se traduit par trois fois la distance, en terre et en eau, et peut exiger quatre jours de travail ardu. On ne salt qu'après, jamais avant. Ce n'est pas pour rien que les hommes du bois, à peau rouge ou blanche, mesurent en

termes de temps. Ils ne disent jamais : c'est à deux milles ou trois, ou cinq. Mais plutôt : c'est à deux heures, ou trois, selon les difficultés du terrain.

L'an dernier, nous avons tenté en vain de trouver un passage, sur le versant gauche de l'étroite baie qui prolonge le lac clapotant devant nous, mais caché à nos yeux. Il fut impossible d'y plaquer un chemin convenable.

Une tentative que nous n'oublierons pas ! Nous commençons par aborder dans une boue liquide, formée de sable pourri et puant, pour tomber ensuite dans le marécage et le St-Michel, qui s'épaississait à vue d'oeil. Le St-Michel, c'est la pousse des conifères, qui croissent en rangs serrés et ne permettent d'avancer qu'au prix d'efforts inouïs, taxant l'endurance à sa limite. Nous pléchinions sur place. Après les traitresses du sol mou et mouillé, troué, couvert de végétations spongieuses et reptiliennes, une sorte de plateau d'aspect accueillant, où une armée compacte d'épinettes jeunes et de cyprès formaient barrière. Où les arbres prenaient de l'ampleur, les troncs se rapprochaient à tel point que le canot ne s'insinuerait pas entre eux. Alléges, on avançait tant bien que mal, mais impossible d'y songer avec le bagage. Aussi, à contre-cœur, décidâmes-nous de revenir à notre point de départ.

Le versant gauche connu et jugé, Lemieux accordera son attention à celui de droite. La veille, il examina les cartes, les compara, tira des conclusions qu'il lui faudra sans doute modifier en marchant, ce qu'il sait mieux que personne.

—Vous pensez réussir ?

—Mon nom est cochon si je ne passe pas.

—Sur quoi vous baser ?

—Je ne suis sûr de rien. Mais, d'après ce que je sais de la montagne, j'ai plus confiance au côté droit qu'au gauche. En tout cas, je vais essayer.

Si ses souvenirs ne l'induisent en erreur, il court à droite un ancien chemin de halage, envahi depuis longtemps par la repousse, mais à coup sûr moins mal "marchant" que la forêt vierge. Il s'étonnerait de ne le point découvrir. Il emmène avec lui Richard, qui l'aidera à bûcher et nettoyer.

—S'il y a moyen ou pas, on le saura.

Les deux hommes se proposent de revenir sur l'heure du midi. S'ils tardent, nous ne devons pas nous inquiéter. Des obstacles imprévus en seront cause. Mieux vaut toutefois que le re-

pas fume dans les chaudrons, et ne pas ajouter un délai à un autre.

Hardy met à cuire les pois à soupe qui trempèrent la nuit précédente, et y ajoute une demi-brique de lard salé. Puis nous préparons un plat de notre façon, où entrent du bœuf en boîte et son suif, du macaroni, de la purée concentrée de tomates. Deux ou trois oignons en relèveront encore l'arôme. A cinquante ou cent milles du monde civilisé, la recette en est une de luxe.

—Ce que l'on va s'étouffer l'estomac, après les repas sur le pouce de la journée d'hier !

—Du miel pour dessert ?

—Pas de dessert aujourd'hui, avec une pareille table. On commence de ménager.



(1) La cabane hospitalière du lac Croche, où un petit et des lits donnent l'illusion de la vie citadine.

Il s'agit maintenant de tuer le temps et tromper l'ennui. Pendant que le dîner mijote sur son feu de bois, gardé au sec depuis un an et plus, nous profitons du soleil pour nous laver à fond. Ce n'est pas sans besoin, après la randonnée de la veille. La brume disparue, il n'y a autour de nous que le ciel bleu, les frondaisons vertes et le silence. Pas une tache de nuage, sauf la fumée blanche qui monte du tuyau de la cabane. On aperçoit sur le sable des pistes de loups, semblables à celles d'un chien de taille.

Nous inspectons les lieux, en une sorte de tour du propriétaire. Pour le bénéfice de Hardy, qui séjourne ici pour la première fois.

—Allons voir à gauche la longue pointe de terre.

Elle ferme la baie d'où partit le canot, la dominant de quatre ou cinq pieds. On n'y voit ni arbres renversés ni autres embarras. Paysage pro-

pre, comme ratissé et peigné. C'est à n'y pas croire. D'étroits sentiers serpentent à travers les feuillages, qui témoignent de la présence de bêtes invisibles, à cause de la nôtre. Des plumes de gélinottes et des crottes de lièvres racontent leur histoire. De même le rinquier nettoyé d'un poisson, qu'un vison attrapa mort ou vivant, et qu'il emporta au loin pour festoyer à son aise.

—Là-bas, les gars!

Hardy vient de les apercevoir.

Sous le soleil, l'aluminium du canot se trahit par de brusques reflets. De chaque côté, plongeant à un angle qui paraît plus prononcé de loin que de près, les palettes des avirons simulent une paire d'ailes. Elles grossissent en se rapprochant et bientôt l'on distingue les hommes, Lemieux en poupe et l'autre en proue. Maintenant que nous les voyons, on dirait qu'ils n'arriveront jamais. Ils avancent avec une lenteur de tortue. Entendons tortue de terre, ou tortue à terre, parce que celles de lacs et rivières nagent avec une rapidité qui laisse bouche bée.

—Quelle heure?

—Près de deux.

Les éclaireurs mirent du temps à revenir. Ils seront là pour le dîner, non pour midi, comme ils se le proposaient. Par chance que, de temps à autre, les cuisiniers n'oublièrent point d'amincir d'eau leurs soupes et bouilli. Sans quoi l'une et l'autre collaient au fond en une pâte immanquable.

Nos compagnons finissent par accoster.

—Bon voyage?

—Comme ça...

—Quel succès?

—Pas pire, explique Edouard. On a commencé par plaquer à droite, où c'est pas mal mouillé en partant. Puis le terrain monte et c'est mieux.

—Sec?

—Sec et pas sec. Ça monte et ça descend. Pas de côte pour la peine, mais un dos de cheval attend pas l'autre. Ça tombe ensuite dans une haïssière où c'est assez mauvais, mais ça passe... On cale des fois à moitié-jambe, mais c'est rien pour vous arrêter. Puis, comme on le cherchait pas, on a tombé sur un ancien chemin pas mal embarrassé, qui monte jusqu'au petit lac qu'on voit sur la carte.

—Anciens chantiers?

—Probable, mais c'est pas d'hier. Jamais entendu parler de chantiers par là-bas, mais qu'est-ce qu'on n'a pas fait avant mon temps? Peut-être aussi que c'est une trail de chasseurs, mais ce devait pas être des farces de descendre le gros gibier par là. En tout cas, vous aurez pas de misère. Après que vous serez rendus au lac, vous aurez qu'à piquer à droite de l'autre côté, et vous suivrez la crique pour déboucher au Salone.

—Vous vous êtes rendus au crique?

—Pas en le temps. Mais vous aurez pas de misère, ou ça me surprendrait...

—On vous le dira en revenant.

Après la vaisselle, il sera trop tard pour commencer notre expédition pour de bon, et nous décidons de vernaciller sur place jusqu'au lendemain.

Pour sa part, Lemieux annonce qu'il dinera en vitesse pour prendre le bois et regagner le jeep. Sans embarcation, il ira à pied en contournant les lacs. Il connaît le trajet, emportera une hache, son pain et son fromage. Ainsi pourvu, il ne saurait s'inquiéter. S'il lui fallait coucher en route, il se construirait un abri de branches et d'écorce. Il a aussi son revolver et ses hampeçons, qui peuvent apporter à manger.

—Sur la grève, vous avez vu les pistes de loups?

—Un enfant de trois ans les remarquerait.

Et Lemieux de raconter:

—Ma meilleure histoire de loup date d'environ deux ans. Je guidais pour l'original au lac Baude, qu'est au sud du lac en Sleigh, dans le bout des Chiennes. J'étais caché pas loin d'une haïssière qui ressemblait à un crique à sec, et j'appelais depuis une petite demi-heure quand j'entends venir un animal qui se dépêchait pas, mais qui marchait pesant. Je me dis que j'ai un buck au bout de ma mire et je continue à caller. Ça se rapprochait et je me demandais si ce serait quelque chose qui vaut la peine, parce qu'on n'avait pas tué personne, et que tout le monde avait hâte d'aboutir et de regagner le camp. Ça continue d'avancer, j'ai ma carabine prête et v'la que les branchages se mettent à bouger. Qu'est-ce que vous pensez que c'était? Un grand loup maigre qui s'amenait, pas trop sûr de lui, qui cherchait à voir et voyait rien. Je le tire et il tombe comme une poche. Il aura jamais rien compris. Il avait entendu mon appel et croyait qu'il atteindrait une femelle d'original pour son souper. C'est la première fois que je voyais du pareil. L'animal s'en venait manger et il a reçu une balle pour son trouble.

Lemieux nous quitte là-dessus. Il marchera sur une distance de six milles, avant d'arriver à son véhicule. Il croit qu'il sera rendu avant la brunante. Même trajet que par terre et par eau, mais plus pénible. Il empruntera d'anciens portages ou prendra à travers le bois, suivant sa fantaisie.

Nous partons nous-mêmes le lendemain, vers huit heures. La première partie de la traverse, comme il convient de dire dans le nord, ne m'offre rien de nouveau. La même surface vert pâle que l'an dernier, les mêmes anses et les mêmes rétrécis, les mêmes rochers. Aussi la même eau vaseuse sentant la pourriture, au fin bout de l'étroite et longue baie sud du lac, avec cette différence que nous abordons à droite plutôt qu'à gauche.

Peines et difficultés commencent. Le rivage se montre si mauvais que le premier débarqué, sondant le sol pour

n'y pas enfoncer, recueille ce qu'il peut de branches et d'arbustes verts, les dispose en une sorte de trottoir où les hommes chargés s'aventureront sans trop de risques. Sous la conduite de Richard, nous gagnons un terrain plus ferme, qui ne l'est pas longtemps. Puis les tâches du portage se distribuent. Au début d'une expédition, les fardeaux sont plus nombreux et plus lourds qu'au retour. Ce qui veut dire qu'il faudra porter en double, parcourir deux fois un même trajet. De cette façon, un mille se traduit par trois.

Nous reprenons souffle après la première montée.

—C'est pas mal sec!

—C'est plus mouillé, répond Richard, à partir de l'ancien chemin.

Mouillé! Le mot ne peint pas la moitié de la réalité. Un trou d'eau en longueur, des flaques de boue de temps à autre, des mousses qui cachent de véritables sources souterraines. Du limon et de la vase, de la fange, des saletés accumulées, charriées au printemps par la fonte des neiges. Mettre un pied devant l'autre entraîne chaque fois un problème d'équilibre. Joint à celui des moustiques qui sortent des feuilles, des herbes, de l'ombre, innombrables dans un habitat humide qui est pour eux le paradis sur terre. Pour la première fois depuis longtemps, nous nous frottons de liquide insecticide, qui souille le linge plus qu'il ne chasse les sucres de sang.

À trois hommes, nous mettons plus de trois heures à transporter canot et sacs sur une distance d'un mille. Nous marchons dix ou quinze minutes, puis revenons sur nos pas. Il y a toujours deux sacs en avant de nous, un en arrière, ou vice-versa. Des perdrix s'envolent et se branchent, que nous méprisons. Chaque fois qu'un peu de sol sec le permet, nous nous laissons tomber. Le cœur bat trois fois plus vite que d'habitude. Assoiffés, nous n'osons boire à l'eau qui nous entoure. Même si elle se trouve potable, ce que nous ignorons, elle n'invite pas. Nous mangeons, pour nous dédommager, les baies blanches et juteuses d'une variété de thé des bois qui vient partout dans le voisinage. Le long de tiges rampantes à feuilles menues, qui s'accrochent aux racines et s'insinuent dans la mousse, elles ressemblent par la forme à des oeufs démesurés de fourmis.

Au bout du portage, c'est le lac sans nom que montrent les cartes, premier de nos objectifs en territoire inconnu. Avec de la générosité, on lui donne trois arpents de diamètre. Chacun y étanche sa soif, après quoi nous partons à la découverte d'un site de campement. Les bordages se révèlent escarpés, boisés jusqu'à l'eau rougeâtre, revêches et d'accès malaisé. Le canot les rase, tournant en rond, mais rien ne suggère une éclaircie.

En désespoir de cause, nous finissons par dresser la tente entre les fûts d'une demi-douzaine d'épinettes, non sans un nivellement en règle du terrain. Ce qui signifie enlever les roches, remplir les trous de terre tourbeuse et de mousse, de branches avec leurs feuilles,

(Suite en page 11)

... sur un simple morceau rouge attaché à l'hameçon. Un curieux appât préconisé par un pêcheur de barbotte est le suivant: l'on prend une chopine de sang de poulet que l'on met dans un réceptacle quelconque et que l'on mélange avec quelques cuillerées à table de caséine (colle). Lorsque le tout est bien mélangé on le verse dans un plat-plat, et laisse se raffermir, puis on coupe en lisières voulues et appâte l'hameçon. Ces lisières se dissolvent très lentement dans l'eau; l'arôme et la senteur attirent infailliblement la barbotte. Cette recette peut servir pour tous les poissons se nourrissant sur le fond.

Comme la barbotte est considérée comme un poisson non sportif, nous avons une documentation peu élaborée à son sujet et l'on en spécifie que très peu d'espèces, citons notamment la barbotte brune du Nord (northern brown bullhead) *AMEIURUS NEBULOSUS NEBULOSUS*, et la barbotte des rapides (Stone cat) *NATURUS FLAVUS*; de la même famille se trouvent la barbue (Channel catfish) *ICTALURUS PUNCTATUS* et le chat-fou (Tadpole Madtom) *SCHILBEODES MOLLIIS*.

Aux Etats-Unis l'on en distingue un plus grand nombre d'espèces et de sous-espèces. Nous n'en citerons que les trois espèces principales, soit: la Brown bullhead ou Horn Pout qui est la brune du nord citée plus haut, est la plus petite de la famille des barbottes. Elle mesure en moyenne une dizaine de pouces et peut atteindre quatre livres exceptionnellement.

La Channel catfish ou spotted catfish, désignée sous le nom scientifique de *ICTALURUS LACUSTRIS*, peut peser en moyenne de trois à cinq livres, peut atteindre dix à vingt livres, quoique le record soit de 55 livres, un poisson pris dans la rivière James, dans le Dakota Sud, en mai 1949. On trouve ce genre de barbotte dans le Mississippi et ses tributaires, dans la Chesapeake Bay, et les rivières Susquehanna, James, Delaware et Eschuykill.

Enfin, le Blue catfish, *ICTALURUS FURCATUS*, et qui est le plus gros de l'espèce. Il peut atteindre 125 livres quoique en moyenne il ne pèse que de cinq à dix livres. Fait à noter, ce catfish, comme d'ailleurs le Channel, préfère une proie bien vivante et vit dans les eaux claires et rapides. On le rencontre dans le Mississippi et ses tributaires ainsi que dans les cours d'eau se jetant dans l'Atlantique. Le mené est son meilleur appât.

Comme nombre de pêcheurs trouvent fastidieux de vider et enlever la peau de la barbotte, nous donnons ci-après un moyen rapide suggéré par F. et J. Pauzé.

- 1° Couper la nageoire dorsale et sa racine en allant vers la tête;
- 2° Au niveau de la nageoire dorsale détacher la peau du dos avec un couteau, puis faire une incision sur le dos, de la nageoire dorsale à la queue;
- 3° Au niveau des opercules trancher l'épine dorsale et la chair qui l'entoure;
- 4° Prendre l'épine dorsale à l'endroit coupé et tirer vers l'arrière en tenant solidement la tête. Celle-ci se séparera facilement et le poisson se videra par le fait même.

Il est à remarquer qu'un certain nombre de barbottes ou catfishes portent la queue fourchue, d'autres l'ont carrée ou ronde. John T. Nichols dans son volume "Representative North American Water Fishes" rapporte qu'il se trouve, en Afrique, un genre de catfish électrique qui peut donner une décharge assez forte. Malheureusement il ne mentionne pas l'endroit où se rencontre ce genre de poisson.

Nous ne pouvons passer sous silence quelques différences signalées par Claude Melançon, dans son volume "Les poissons de nos eaux", dans la nomenclature des barbottes: ainsi, il désigne sous le nom de *BARBOTTE DE ROCHE* la barbotte des rapides. Il désigne sous le nom de *SCHILBE* le chat-fou dont il est question dans cet article et que Mitchell dénomme scientifiquement *SCHILBEODES GYRINUS*. Enfin il donne à la barbotte le nom de *ICTALURE TACHETE* (*Ictalurus lacustris*).

Ces diverses désignations nous semblent plus précises au point de vue canadien.

AUTOUR D'UN NOM

et de sa répétition, tel, dans le présent article: *AMEIURUS NEBULOSUS NEBULOSUS*

Au tout début de la naissance de la revue "CHASSE ET PECHE", en date de juin 1949, sous le titre de *NOTES BIOLOGIQUES*, l'Office de biologie du département de la chasse et des pêcheries de Québec, donnait des précisions sur l'emploi des termes scientifiques dans la désignation des poissons.

Que de fois, vous et moi, avons-nous tempêté contre ces termes employés par les hommes de science, qui semblaient à certains moments pris de bégalement.

Or, dans cet article, il est expliqué le pourquoi de ces termes techniques, et la raison de leur répétition. Peut-être serait-il bon de réitérer ces explications en en publiant à nouveau un extrait:

"Que de fois, en lisant un article traitant de chasse et pêche, vous est-il arrivé de buter tout à coup sur une parenthèse contenant un mot barbare, quasi impossible à prononcer, tel, pour désigner la truite de lac, *CRISTIVOMER NAMAYCUSH NAMAYCUSH*! Bien des gens ont maugréé contre ces termes hermétiques et souvent il s'ensuit un profond mépris pour tous les hommes de science qui emploient, sans motif apparent, un si mystérieux langage.

"Pourtant ce vocabulaire spécial a sa raison d'être et vous allez voir pourquoi. Parlez de Doré à un pêcheur de Québec et il saura immédiatement ce que vous voulez dire. Mais franchissez la frontière, outre le 49ème, le nom Doré est tout à fait inconnu. Chez les Américains ce poisson s'appelle *Wall-Eyed Pike* ou *Pike-Perch*. C'est pourquoi, afin d'obtenir une uniformité de nomenclature dans le monde entier, il faut absolument que les savants s'expriment avec une grande exactitude. Ils estiment que le nom de famille est le plus important; ils le citent donc le premier. (Tel: *Esox* sert à désigner la famille des brochets, mais *Esox Lucius* désigne le brochet du nord et *Esox Masquinonge* le brochet-masquinongé

spécialement — par comparaison avec les humains, Leblanc Arthur et Leblanc Joseph sont de la même famille mais deux personnes différentes.)

"Mais procédons plus loin en nous servant du terme scientifique désignant la truite de lac: *Cristivomer Namaycush Namaycush*.

"Que vient faire le troisième nom?" direz-vous. C'est simple. Il existe souvent de petites différences entre les truites de lac *Cristivomer Namaycush*, et cela nécessite l'addition d'un mot qui les distingue. Pour celles qui répondent à la description du classement original, on répète le deuxième nom *Cristivomer Namaycush Namaycush*, tandis que celles qui sont différentes se voient ajouter une troisième appellation, *Cristivomer Namaycush Siscowet*. Vous saisissez le mécanisme. Leblanc Arthur (le chatain), Leblanc Joseph (le roux).

"Les noms scientifiques actuels peuvent sembler de peu d'intérêt au profane, mais ils sont indispensables à la compréhension entre chercheurs scientifiques."

Et voilà!!!

P.-H. Dubuc.



ARRET AU LAC CROCHE

(Suite de la page 9)

et recouvrir ce fond de six poutres de rameaux qui serviront de matelas. Entre l'entrée de la tente et l'eau, il n'y a pas six pieds. Le feu flambra au pied d'un arbre, mais nous cherchons en vain un endroit plus propice à la cuisson. Il faudra surveiller, prévenir que la flamme lèche le tronc avec trop d'insistance.

Nous sommes fourbus, mais il n'est pas question de se reposer.

Comment et par où sortira-t-on de cette mare en forme de cuvette? La boussole n'hésite pas, dont l'aiguille suggère une échappée vers le nord-ouest, soit la direction du Salone. Nous cherchons en vain une entrée quelconque de portage, même vieille d'un quart de siècle. Au fond du lac, face à nos locaux de fortune, rien d'autre que du terrain de marécage. Sur la droite, des sentiers de bêtes descendent vers la rive, mais ils se croisent en un labyrinthe qui n'annonce rien de prometteur. Aucune trace humaine nulle part.

Il ne reste qu'une solution: foncer dans la forêt en plaquant les arbres. Nous commençons le jour même, pour bientôt conclure que nous débutons mal. Dans le secteur choisi, la montagne paraît trop abrupte. Nous ne passerons jamais, d'autant moins que les confères poussent drû, presque collés les uns aux autres. Il faudra attaquer ailleurs.

Harry BERNARD.